L'ENTRE DEUX

# Le naufrage du dilemme

*topologie d'un dialogue politique perdu*

Lucien Lemaire

*Premier projet — novembre 2026*

l-entre-deux.org

## Sommaire

Abstract....3
Introduction — une scène ordinaire....3
I. Problème et dilemme : comment la binarité cannibalise le dilemme....4
Régression Pavlovienne : quand la parole devient pur réflexe....5
III. Ce que la binarité interdit : l'intégration supérieure....6
IV. Une logique propre aux dilemmes : ce que les topos permettent de penser....7
V. La fabrication de l'ennemi : Conesa relu avec Bion....9
VI. Réhabiliter le dilemme : la disputatio et les dispositifs de dialogue....10
Conclusion — rendre au conflit sa fécondité....11
Références de départ....12

## Abstract

Le dialogue politique ne meurt pas d'un excès de désaccord, mais de la disparition du dilemme. En réduisant toute tension à une alternative binaire, la radicalisation néolibérale transforme l'adversaire en ennemi et l'argument en réflexe. Restaurer le dilemme, c'est rouvrir l'espace où des solutions radicalement nouvelles peuvent naître.

## Introduction — une scène ordinaire

Une scène ordinaire du spectacle politique . Un plateau de télévision, deux invités, un sujet : la fin du mois et la fin du monde. L'un défend la taxe carbone au nom de l'urgence climatique. L'autre la combat au nom de ceux qui n'ont que leur voiture pour aller travailler. En quelques minutes, les mots se raidissent. « Écolologie punitive», « Kmers verts » « climatosceptique », « bobo », « beauf ». Le débat est terminé avant d'avoir commencé.

Et si les deux invités avaient « quelque part » raison ? Chacun portait une exigence légitime : protéger la planète, protéger les plus fragiles. Ces deux exigences, dans leur forme immédiate, se contrarient. C'est exactement ce qu'on appelle un **dilemme**. Mais le dispositif médiatique n'a laissé place qu'à un **duel** : il fallait un gagnant et un perdant.

Cet article fait l'hypothèse que ce naufrage n'est pas un accident de communication. Il est l'effet d'une grammaire. La rationalité néolibérale, dans sa forme radicalisée, ne connaît que des problèmes à résoudre. Ce qui ne se laisse pas résoudre, elle le convertit en opposition binaire, et l'opposition binaire en affrontement identitaire avec parfois un arrière-fond religieux instrumentalisé.

Je propose de cheminer en 5 étapes. D'abord la distinction entre problème et dilemme, et la manière dont la réduction binaire l'efface (I). Puis le conditionnement qui en résulte : une parole politique faite de réflexes (II). Ensuite ce que cette binarité interdit : l'intégration supérieure d'où peut surgir le radicalement nouveau (III). Nous montrerons alors qu'il existe une logique propre aux dilemmes, que la théorie des topos (Grothendieck) permet de penser (IV). Le travail de Pierre Conesa sur la fabrication de l'ennemi, relu avec le travail sur les groupes du psychiatre Wilfried Bion, proposera un éclairage

sur la pathologie collective en jeu (V). Enfin le texte proposera une ouverture sur la réhabilitation de dispositifs de dialogue, dont la disputatio (VI).

## I. Problème et dilemme : comment la binarité cannibalise le dilemme

**Le problème se résout, le dilemme se traverse.** Un problème admet une solution qui satisfait toutes les contraintes ; une fois trouvée, il disparaît. Un dilemme met face à face deux exigences également légitimes et mutuellement exclusives dans leur forme immédiate. Il ne disparaît pas : on le traverse, et cette traversée transforme celui qui s'y engage.

**Une image simple.** Réparer une fuite d'eau est un problème. Décider s'il faut placer un parent âgé en établissement ou le garder chez soi est un dilemme. Dans le second cas, aucune option ne « gagne » : chacune sacrifie quelque chose de vrai.

**La grammaire de la solvabilité.** Le libéralisme managérial ne reconnaît que des problèmes. Face au dilemme, il opère trois réductions déjà décrites dans « Topologie du dilemme » :

- la *temporalisation forcée* : le dilemme n'est qu'un problème pas encore résolu, que la croissance ou la technique régleront ;
- la *dépolitisation* : le conflit de valeurs devient un « problème de communication » ou de pédagogie ;
- la *personnalisation* : celui qui souffre de la tension est déclaré inadapté.

**De la réduction à la binarisation.** Il faut ajouter un quatrième temps, propre à la phase radicalisée que nous vivons. Quand le dilemme résiste malgré tout, il n'est plus nié : il est **coupé en deux**. Chaque partie devient une forteresse à défendre. Le dilemme interne à chacun — je veux la planète *et* la justice — devient un antagonisme extérieur entre « eux » et « nous ». La tension que je devais porter et faire vivre, je la projette sur l'autre.

**Pourquoi cette pente.** La logique du marché est celle du choix discret : acheter ou ne pas acheter, ceci ou cela. Transposée au politique, elle produit le citoyen-consommateur qui « choisit » une offre. Le référendum binaire, le

sondage oui/non, le *like* en sont les formes ordinaires. Aucune ne laisse place au « oui, mais » ni au « ni l'un ni l'autre, autrement ».

**Prescrire ou proscrire.** Il y a deux façons de régler une conduite. **La logique *prescriptive*** dit ce qu'il faut faire. Elle désigne la bonne réponse, et toutes les autres deviennent fautives. La **logique *proscriptive*** dit seulement ce qu'il ne faut pas faire. Elle trace la limite de l'inacceptable et laisse ouvert tout le reste. Le Décalogue en est l'exemple le plus connu : « Tu ne tueras point » ne dit pas comment vivre, il délimite l'espace où chacun invente sa vie. L'ingénieur connaît la même alternative. Il peut imposer telle pièce, tel matériau, telle méthode. Il peut aussi exiger seulement que l'ouvrage ne cède pas au-delà d'une certaine charge, et laisser aux concepteurs le soin de trouver comment. Nous avions dégagé cette distinction à partir de missions d'ingénierie concourante dans l'industrie automobile (Lemaire, 2002). Les organisations prescriptives, fermées et hiérarchiques, y accumulaient les dépassements de coûts et de délais. Les organisations proscriptives savaient s'adapter. Transposée au débat public, cette distinction éclaire la binarisation : la logique binaire est prescriptive par construction. Elle ne pose qu'une question, « lequel des deux ? », et toute réponse qui n'est ni l'un ni l'autre devient irrecevable. Une logique proscriptive procède autrement. On s'accorde d'abord sur ce qu'aucune issue ne doit sacrifier, ni la planète ni la justice. Puis on cherche ensemble ce qui peut tenir dans cet espace. Le dilemme cesse alors d'être un choix entre deux camps et devient le cadre d'une recherche commune. C'est précisément ce que la disputatio sait organiser

## Régression Pavlovienne : quand la parole devient pur réflexe

**Le chien de Pavlov.** On fait sonner une cloche chaque fois qu'on donne à manger au chien. Bientôt, la cloche seule le fait saliver. Le signal a remplacé la chose. Il ne signifie plus rien : il déclenche.

**Les mots-déclencheurs.** Le débat binarisé fonctionne de la même façon. Certains mots — « woke », « facho », « assisté », « islamo-gauchiste », « ultralibéral » — ne désignent plus une position à examiner. Ils déclenchent une réaction d'appartenance ou de rejet avant toute pensée. Celui qui les entend sait dans quel camp se ranger, sans avoir à comprendre ce qui est dit.

**Ce qui se perd : le signe.** Avec Peirce, on peut dire que le déclencheur court-circuite l'**interprétant**. Un signe véritable renvoie à un objet *par la médiation* d'une interprétation, qui peut toujours être reprise, discutée, approfondie. Le signal pavlovien supprime ce troisième terme. Il passe directement de la Secondéité (le choc, la réaction) à l'action, sans Tiercéité (la loi, le sens partagé). La sémiose est réduite au réflexe.

**Ce qui se perd : la pensée.** Avec Bion, on dira que ces mots fonctionnent comme des **éléments bêta** : des impressions brutes, chargées d'affect, qui ne sont pas transformées en pensées mais évacuées. On ne pense pas l'adversaire, on l'expulse.

**Une économie de l'attention.** Ce conditionnement n'est pas spontané. Les plateformes numériques rémunèrent l'indignation, car elle retient l'attention. Les formats médiatiques courts privilégient la petite phrase. La communication politique segmente l'électorat et lui envoie les signaux qui le mobilisent. Le dispositif entier est réglé pour produire de la réaction, non de la délibération.

## III. Ce que la binarité interdit : l'intégration supérieure

**Le neuf ne naît pas d'un choix entre deux options données.** Il naît quand on change le cadre dans lequel les options se présentaient. C'est le cœur de l'argument : la binarisation n'appauvrit pas seulement le débat, elle stérilise la création.

**Un exemple familier : les neuf points.** On demande de relier neuf points disposés en carré avec quatre traits, sans lever le crayon. Tant qu'on reste à l'intérieur du carré, c'est impossible. La solution apparaît quand on sort du cadre que personne n'avait imposé. Le dilemme politique est de cet ordre : ses deux issues sont souvent prisonnières d'un même cadre implicite.

**Retour à la scène d'ouverture.** « Climat contre pouvoir d'achat » suppose un cadre commun : la transition passe par le prix, et le prix pèse sur chacun selon sa consommation. Sortir du cadre, c'est poser d'autres questions. Qui consomme le plus ? Quels services collectifs rendraient la voiture moins nécessaire ? Comment décider ensemble de la répartition de l'effort ? Ces

questions n'appartiennent à aucun des deux camps. Elles ne sont visibles que d'un lieu tiers.

**Ce que les traditions ont nommé.** L'intégration supérieure n'est pas une synthèse tiède, ni un compromis qui couperait la poire en deux. La dialectique de Hegel l'appelle *Aufhebung* : dépasser en conservant. Bion décrit l'oscillation Ps — D : il faut traverser la désorganisation (position schizoparanoïde) pour atteindre une organisation nouvelle (position dépressive). Maldiney parle de **transpassibilité** : la capacité d'accueillir ce qui n'était pas attendu. Nishida Kitarō pense le **basho**, le lieu où les contraires coexistent sans s'annuler.

**Pourquoi la binarité bloque ce mouvement.** Pour traverser un dilemme, il faut tenir ensemble les deux exigences assez longtemps pour qu'un autre plan apparaisse. La binarité impose de choisir tout de suite. Elle interdit l'attente, le doute, le temps de la rêverie collective. Elle force une position dépressive prématurée : une fausse clarté, qui produit un sens creux et, à terme, du ressentiment.

## IV. Une logique propre aux dilemmes : ce que les topos permettent de penser

**La logique binaire n'est pas la seule logique.** C'est une découverte mathématique du XX$^{e}$ siècle, et elle change tout pour notre propos. La logique classique repose sur deux valeurs, vrai et faux, et sur le tiers exclu : une proposition est vraie ou sa négation l'est. Les topos de Grothendieck, formalisés ensuite par Lawvere et Tierney, abritent une logique plus riche.

**Première image : l'atlas.** Une carte routière de France tient sur une page ; un atlas en compte cent. Chaque page est exacte localement, et deux pages voisines s'accordent là où elles se recouvrent. Mais certaines situations ne se recollent pas en une carte unique. Un topos est, en simplifiant beaucoup, un univers où la vérité est d'abord **locale** : elle dépend du lieu, du point de vue, du « domaine » où l'on se place.

**Ce que cela donne en logique.** Dans un topos, les valeurs de vérité ne se réduisent pas à {vrai, faux}. Elles forment une structure plus riche (une algèbre de Heyting). Une proposition peut être vraie ici, fausse là, ni simplement vraie ni simplement fausse globalement. Le tiers exclu n'y vaut pas en général. Cela

ne signifie pas que tout se vaut : c'est une logique rigoureuse, mais qui respecte la pluralité des lieux.

**Le dilemme comme obstruction au recollement.** On peut alors proposer une définition. Un dilemme est une situation où chaque exigence est vraie sur son domaine, sans qu'il existe de vérité globale qui les rassemble telles quelles. Ce n'est pas une erreur de l'un des deux. C'est une **obstruction** : le signe que le cadre est trop étroit pour contenir ce qui est vrai.

**Deuxième image : un même théorème, deux langues.** Grothendieck associe à une théorie un **topos classifiant**. Ses modèles — les façons concrètes de réaliser la théorie — y coexistent, distincts, également valides. Olivia Caramello a montré que deux théories d'apparence très différente peuvent partager le même topos classifiant. Elles sont alors deux présentations d'une même réalité. Ce qui paraissait opposé se découvre complémentaire, à condition de monter d'un niveau.

**Transposition.** « Justice sociale » et « transition écologique » peuvent être lues comme deux présentations d'une même exigence plus haute : habiter ensemble un monde vivable. Le travail politique consiste à construire le lieu — le topos — où elles cessent d'être rivales sans cesser d'être distinctes. C'est précisément ce que la binarité rend impensable.

| | Logique binaire | Logique d'un topos |
|---|---|---|
| **Valeurs de vérité** | Deux : vrai ou faux | Une structure riche, dépendant du lieu |
| **Tiers exclu** | Toujours valable | Ne s’impose pas |
| **Statut de l'opposé** | Erreur à éliminer | Autre modèle, valide dans son contexte |
| **Sortie du conflit** | Victoire de son camp | changement de niveau |
| **Figure politique** | Le  duel, le référendum oui/non | La délibération, la disputatio |

Cette proposition de compréhension constitue en l’état une hypothèse de travail qui semble féconde et qu’il faut mener à son terme

## V. La fabrication de l'ennemi : Conesa relu avec Bion

**L'ennemi ne se découvre pas, il se fabrique.** C'est la thèse de Pierre Conesa, ancien haut fonctionnaire de la Défense, dans *La Fabrication de l'ennemi, ou Comment tuer avec sa conscience pour soi* (Robert Laffont, 2011). Une société, dit-il en substance, a besoin d'un ennemi pour se rassembler et justifier ses choix. Cet ennemi est construit par des acteurs identifiables — experts, intellectuels, médias, think tanks, appareils militaires ou religieux — qui produisent un récit.

**Une typologie.** Conesa distingue huit figures de l'ennemi. **L'*ennemi proche*** est le voisin avec qui l'on se dispute une frontière. **Le *rival planétaire*** est le concurrent dans la lutte pour la suprématie mondiale. **L'*ennemi intime*,** celui de la guerre civile, est l'Autre avec qui l'on vivait hier en paix. **Le *barbare*** est la population occupée, réputée « ne comprendre que la force **». L'*ennemi caché*** est la puissance occulte des théories du complot. **L'*ennemi absolu*** incarne le Mal, contre lequel la guerre devient exorcisme. **L'*ennemi conceptuel*** est une notion abstraite, comme le terrorisme ou la prolifération, qu'une hyperpuissance sans rival à sa mesure se donne à combattre. **L'*ennemi médiatique***, enfin, est désigné non plus par l'appareil militaire mais par l'image, les intellectuels médiatiques ou les causes humanitaires. Un conflit réel combine le plus souvent plusieurs de ces figures. Chacune mobilise des affects différents, mais toutes rendent l'adversaire non questionnable : on ne discute pas avec le Mal, ni avec un complot.

**Du géopolitique au débat intérieur.** Conesa part des conflits armés, mais plusieurs de ses figures se jouent déjà à l'intérieur d'une même société : l'ennemi intime, l'ennemi caché, l'ennemi médiatique. Notre hypothèse est que cette mécanique gouverne aujourd'hui le débat politique ordinaire.

**L'éclairage de Bion.** C'est ici que les analyses de Bion prolongent et complètent le travail de Conesa. Bion observe que tout groupe oscille entre deux régimes. Le **groupe de travail** affronte la réalité, pense, tolère le doute. Le **groupe de base** fuit la tâche et fonctionne selon des hypothèses inconscientes. Deux d'entre elles nous intéressent plus précisément :

- la **dépendance** : le groupe attend d'un chef, d'un expert ou d'un sauveur qu'il pense à sa place et le protège ;

- l'**attaque-fuite** : le groupe ne tient que par un ennemi commun à combattre ou à fuir ; sans ennemi, il se défait.

**La rencontre des deux.** La fabrication de l'ennemi, chez Conesa, fournit l'objectif ; l'hypothèse d'attaque-fuite, chez Bion, fournit l'énergie. Le leader de dépendance offre la protection contre l'ennemi qu'il a contribué à désigner. Le cercle se referme : plus la menace est grande, plus la dépendance s'accroît ; plus la dépendance s'accroît, moins on pense. Moins on pense, plus la dépendance s'accroit ! Les mobilisations pulsionnelles prennent la place des échanges rationnels.

**Pourquoi c'est pathologique.** Le groupe de base n'est pas en soi une maladie : tout groupe y passe. Il devient pathologique quand il est entretenu par des dispositifs qui en tirent profit. Le néolibéralisme radicalisé, en défaisant les collectifs (syndicats, partis militants, associations), laisse des individus isolés — des monades — que seule la peur peut rassembler. L'ennemi devient le dernier lien social.

## VI. Réhabiliter le dilemme : la disputatio et les dispositifs de dialogue

**On ne sort pas d'un dispositif par la seule bonne volonté.** Si la binarité est produite par des dispositifs, il faut lui opposer d'autres dispositifs. Exhorter au « dialogue » ne suffit pas : il faut des formes qui rendent le dilemme habitable.

**La disputatio médiévale.** Dans l'université du XIII$^{e}$ siècle, la *disputatio* suit une règle précise. Une question est posée. On expose d'abord les arguments contre la thèse qu'on défendra, puis ceux qui vont en sa faveur. Le maître donne ensuite sa réponse, et reprend enfin chaque objection pour montrer ce qu'elle a de juste. Thomas d'Aquin construit ainsi la *Somme théologique*.

**Ce que la disputatio fait au dilemme.** Elle oblige à formuler la position adverse *dans sa meilleure version* avant de répondre. Elle reconnaît que chaque objection contient une part de vérité. Elle ne vise pas la victoire, mais l'exploration la plus large de la question. Elle institue, en somme, un lieu tiers où les deux positions du dilemme sont tenues ensemble.

**Une variante contemporaine : l'inversion des rôles.** Chaque participant doit exposer la position de l'autre jusqu'à ce que celui-ci s'y reconnaisse. Seulement alors il peut répondre. Ce simple geste désamorce le "déclencheur » : on ne peut plus réagir, il faut comprendre.

**Les conditions d'un dispositif du dilemme.** En s'appuyant sur les trois gestes de « Topologie du dilemme », on peut en dégager quatre :

1. *Nommer la grammaire* (Peirce) : poser explicitement si l'on traite un problème ou un dilemme.
2. *Protéger le temps* (Bion) : garantir une durée où l'on n'est pas sommé de conclure, pour que la rêverie collective opère.
3. *Instituer le tiers* : un animateur, une règle, un lieu qui n'appartient à aucun camp.
4. *Accueillir l'inattendu* (Maldiney) : laisser venir une issue qu'aucune des positions initiales ne contenait.

**Où cela existe déjà.** Les comités d'éthique hospitaliers, les conventions et assemblées citoyennes, certaines pratiques de café philo ou d'analyse institutionnelle en sont des formes. Leur limite est connue : elles sont souvent consultatives et peuvent servir d'alibi. La question politique est donc de leur donner prise réelle sur la décision, sans les confondre avec elle.

## Conclusion — rendre au conflit sa fécondité

Le naufrage du dialogue politique n'est pas l'excès de conflit, c'est sa dégradation en bataille. Un conflit qui porte sur un dilemme est fécond : il oblige à inventer. Un antagonisme qui porte sur un ennemi est stérile : il ne produit que de la peur, de la violence et de la dépendance.

Réhabiliter le dilemme, c'est donc restaurer trois choses à la fois.

Une **logique**, qui admet que deux vérités puissent coexister sans que l'une soit l'erreur de l'autre.

Une **psychologie collective**, qui protège le groupe de travail contre la régression vers le groupe de base.

Des **dispositifs**, enfin, qui donnent forme et durée à cette traversée. La démocratie, au sens de Castoriadis, n'est rien d'autre que l'institution de cette capacité : une société qui délibère sur ses propres dilemmes au lieu de les confier à des experts ou de les projeter sur un ennemi.

Revenons au plateau de télévision. L'enjeu n'est pas de savoir qui, de l'écologiste ou du défenseur des automobilistes, avait raison. C'est de construire le lieu où ils pourraient découvrir qu'ils posaient, chacun à sa manière, la même question.

## Références de départ


- Bion, W. R., *Recherches sur les petits groupes*, PUF.
- Caramello, O., *Theories, Sites, Toposes*, Oxford University Press, 2017.
- Castoriadis, C., *L'Institution imaginaire de la société*, Seuil, 1975.
- Conesa, P., *La Fabrication de l'ennemi, ou Comment tuer avec sa conscience pour soi*, Robert Laffont, 2011.
- Lemaire, L., *Topologie du dilemme : pour une science de la symbolisation* , L'Entre Deux.
- Lemaire, L. *De nouvelles compétences pour de nouveaux défis*, mémoire de MBA, IAE d'Aix-en-Provence, 2002
- Maldiney, H., *Penser l'homme et la folie*, Jérôme Millon.
- Peirce, C. S., *Écrits sur le signe*, Seuil.